

Greccio, 1223 - 2023

par Frère Dominique Lebon, ofm Capucin

« *L'enfant-Jésus, dans le cœur de beaucoup, a été livré à l'oubli et (...) chez les mêmes personnes sous l'action de sa grâce, il est ressuscité à travers son serviteur saint François et s'est imprimé dans une mémoire attentive.* » (Thomas de Celano, 1C 86)

En commémorant aujourd'hui Greccio, nous désirons à notre tour ranimer au fond de nos cœurs le souvenir de Jésus. Que notre mémoire soit attentive !

1.1- Greccio

L'événement de Greccio, tel que le raconte Thomas de Celano, se passe dans un cadre séculier, aux abords d'un village, hors d'un sanctuaire. La Nativité a été commémorée dans la nature, à la belle étoile ou bien dans une grotte.

Par ailleurs, on voit que François d'Assise répond à une demande d'un laïc, le seigneur du lieu, le noble Jean. Sont présents le prêtre desservant, avec qui François partagera les tâches liturgiques, et les gens du pays. La communauté villageoise, hommes et femmes, a préparé la célébration, chacun participant selon ses possibilités. Les frères des ermitages des environs ont été eux aussi convoqués, ils chantent, mais ils n'encerclent pas François d'Assise. Et ce dernier apparaît tout à fait à l'aise dans cette petite communauté humaine et chrétienne réunie pour la Noël. (cf. Jacques Dalarun, « La Noël de Greccio », *Études Franciscaines* 16, 2023, fasc. 1)

Est ainsi commémorée à Greccio la naissance du Sauveur. Naissance du Sauveur : la Nativité elle-même ne se présente pas d'abord comme un événement religieux. Elle n'a pas lieu à Jérusalem, au Temple, ou même dans une synagogue, mais dans la modeste ville de Bethléem. Les évangélistes Luc et Matthieu la présentent comme un événement de l'histoire, l'événement central de l'histoire : dans le contexte d'un recensement du monde entier, selon l'évangile de Luc, recensement ordonné par l'empereur César Auguste, lorsque Quirinius était gouverneur de Syrie (Lc 2, 1-21), et Hérode roi de Judée (Mt 2, 1-12). L'événement est la naissance d'un enfant dans des conditions précaires. Des petites gens, les bergers, viennent des campagnes avoisinantes pour rendre visite à l'enfant, et aussi d'autres venus de loin, les mages.

L'Incarnation est un événement de l'Histoire : le Christ entre en communion avec tous les humains. Car « *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité.* » (1 Tm 2, 4)

1.2- « Notre cloître, c'est le monde »

Ce Noël, commémoré par François et les gens de Greccio en 1223, m'a fait penser à cette mise en scène bien connue, dans le *Sacrum commercium*, imaginée par des

frères quelques années plus tard, après la mort de François d'Assise. Dame pauvreté, figure allégorique, demande aux frères de lui montrer leur cloître. Les frères montent avec elle sur une colline et lui font admirer le splendide panorama qui se déroule. Et ils lui disent : « *Madame, voici notre cloître.* »

Notre cloître, c'est le monde ! Qu'est-ce que cela signifie ? Le monde est le lieu de la rencontre des hommes avec Dieu, lorsque les humains se comportent comme des frères entre eux, et avec toute la création. Lorsque ces frères et ces sœurs vivent pauvres, désappropriés, comme Jésus. Car c'est le pauvre-roi, Jésus-Christ, c'est Lui qui nous fait entrer dans une nouvelle relation à Dieu doux et humble et dans une nouvelle relation avec tous nos frères et sœurs, et avec la création toute entière. Est inauguré ce monde réconcilié avec Dieu que nous attendons, Dieu veut rassembler dans l'unité tous ses enfants dispersés (cf. Jn 11, 52), et tout le cosmos. C'est ce qui apparaît déjà dans la célébration de Greccio.

J'ajoute ici que sans doute nous ne sommes pas nombreux, mais que cependant nous n'hésitons pas à parler de la responsabilité de l'Église - et dans l'Église, de la Fraternité - à l'égard du genre humain tout entier et même du cosmos ! Cela n'est affaire ni de quantité numérique, ni d'extension géographique. C'est une affaire d'attachement vrai et quotidien au pauvre-roi de Bethléem, qui est aussi le pauvre-roi de Gethsémani et du Golgotha, venu pour accomplir la volonté de son Père, qui désire que par Lui le monde soit sauvé.

Nous croyons en Dieu qui sait être attentif à tous sans exception. Qui n'oublie aucun de ces petits qui sont les siens. Qui fait pleuvoir la pluie sur les justes et les injustes. Dieu ne met aucune borne à son amour.

À nous d'être présents là où il y a des enjeux de vie, de solidarité, de croissance humaine, de dignité humaine, de fraternité. Sommes-nous prêts, avec le pauvre-roi, à sortir de la culture de l'indifférence ? Apprenons toujours à contempler l'œuvre de l'Esprit, dans la vie quotidienne, la vie la plus ordinaire, la nôtre, celle de nos contemporains. « L'avenir de la mission dépend en grande partie de la contemplation. » (Jean-Paul II, *Redemptoris missio*, n°91).

1.3- Le pauvre-roi

François, à Greccio, veut voir la manière dont le Fils de Dieu s'est incarné : dans l'humilité et la pauvreté. Le Christ, « *qui était riche s'est fait pauvre* », dit saint Paul (2 Co 8,9). L'Incarnation est envisagée par François dans une perspective existentielle : ce qu'a vécu Dieu lui-même, en Jésus-Christ, de Bethléem jusqu'au Golgotha. Dans l'expression « pauvre-roi », la pauvreté est à comprendre comme le contraire de la puissance (cf. Marie-Abdon Santaner, *François d'Assise et de Jésus*, Desclée, Paris, 1984, p.134, qui s'appuie sur les travaux de Jacques Paul).

Dans la mangeoire, la crèche, sur le foin, Jésus est fragile, dépendant et vulnérable. Je voudrais maintenant montrer un peu ce que nous révèle et ce vers quoi nous conduit la contemplation du pauvre-roi là où nous vivons.

2- La vulnérabilité.

2.1- Le nouveau-né

Lorsqu'il arrive que nous nous trouvions devant un bébé, être humain en miniature, d'une certaine manière nous pouvons nous préparer à accueillir le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu. Tout être humain peut en effet venir à se poser cette question, sans même qu'elle devienne explicite, quand il est en présence d'un bébé : quel infini de l'humain se donne et se révèle dans ce visage, ce corps vulnérable ? Et sans doute que pour laisser monter en soi cette question, il faut avoir consenti un peu à sa propre fragilité, il faut s'être laissé désarçonner, et avoir au moins entrevu que l'humanité ne se mesure pas à la performance.

Inversement, le mystère de l'Incarnation éclaire nos expériences humaines avec la naissance.

Le nouveau-né est fragile, vulnérable. Il a besoin du soin de ses parents pour pouvoir déployer son existence, devenir autonome. Mais les parents, les adultes, sont-ils seulement les forts qui soutiennent le petit, le fragile, le faible ? Non, ils veillent sur le petit d'homme, adaptent leur vie à son rythme, en tâtonnant, avec des maladresses, en se trompant parfois. Et là, ils constatent leur propre vulnérabilité. Vulnérabilité du petit enfant, et vulnérabilité de l'adulte devant le petit enfant. Comme l'écrit le philosophe Jean-Philippe Pierron : « *Non pas défaut qui prépare une défaite, cette double vulnérabilité est la chance pour qu'une relation prenne. La délicate substance du familial met en prise avec la vulnérabilité de l'autre* ». (Jean-Philippe Pierron « La puissance fragile du corps : naissance et vulnérabilité », *Spirale* 2015/2, n°74). D'une autre manière, les couples vivent aussi cette double vulnérabilité. Le philosophe Martin Steffens, dans une interview au quotidien *La Croix* cet été disait : « *un couple, c'est deux personnes qui apprennent, ensemble, à survivre à leur déception* ». (*La Croix* 13/8/2023).

Nos relations les plus vraies, les plus humaines, se construisent sur la base d'une fragilité assumée et accueillie. Elles vivent de la miséricorde. L'ami(e) est celui (celle) à qui je peux tout dire de ce que je suis.

2.2- Vulnérabilité et fraternité

Le bienheureux Christian de Chergé, moine de Tibhirine, en Algérie et martyr, a dit, à propos du mystère de Noël : « *Le Verbe s'est fait frère* ». Le Verbe incarné vient révéler et sauver ce qui est depuis le commencement, la fraternité. L'enfant né dans la mangeoire est le frère de tous, « *l'aîné d'une multitude de frères* ». (*Rm* 8, 29).

François d'Assise contemple à Greccio le Dieu de vie qui, pour que les hommes naissent à sa propre vie, prend le chemin des hommes ; le Dieu de vie entre dans leur vie par une obscure naissance, sur la paille à Bethléem (ou sur le foin à Greccio), entre un bœuf et un âne, selon la tradition.

Quelles expériences de vie saint François a-t-il faites qui le conduisent à vouloir contempler ainsi le Dieu de vie ?

Cette commémoration liturgique vient au moment où François d'Assise vient d'avoir la confirmation par le pape de la *Regula bullata* de 1223. Dans le chemin parcouru les années précédentes, en se démettant de son pouvoir, en travaillant à la rédaction de la Règle, François d'Assise est devenu plus pleinement le frère de ses frères : il a vécu une désappropriation, il a renoncé volontairement à leur imposer ses idéaux, à exercer sur eux une emprise. François n'est plus l'homme des modèles à reproduire et à imposer aux autres. Consentant aux conditionnements de l'existence, de l'histoire, il est devenu apte à laisser la vie croître. Au travers des doutes, des angoisses, voire des colères, saint François a accompli sa vocation d'homme, en marchant sur les traces de Jésus. Au fond, à Greccio, il est aussi question d'une autre naissance à célébrer, celle de François d'Assise, frère François, qui permet à ses frères de naître eux-mêmes.

À Greccio, frère François, vulnérable et non pas cuirassé, blindé, bardé d'intransigeance, s'émerveille devant l'enfant de la Crèche, le Verbe qui s'est fait frère. Vulnérable, autrement dit capable de recevoir des blessures : neuf mois après Greccio, François recevra les stigmates sur l'Alverne. Vulnérable : dans le *Testament*, qui date de 1226, François relisant son parcours de vie, relate cette expérience - décisive - que fut celle du « baiser au lépreux ». Pensons aussi à la rencontre de François avec le Christ blessé de Saint-Damien.

Je reviens sur la vulnérabilité. Être vulnérable, autrement dit être capable de recevoir des blessures, n'est pas « *une affaire d'âge, de sexe, de condition sociale, de richesse ou de pauvreté* ». « *Elle est liée à la condition humaine* ». (Paul Valadier, « Apologie de la vulnérabilité », *Études*, février 2011). Emmanuel Lévinas écrit : « *Le Moi, de pied en cap, jusqu'à la moelle des os, est vulnérabilité* ». (*Humanisme de l'autre homme*, 1972, cité par Agata Zielinski,

« Avec l'autre la vulnérabilité en partage », *Études*, juin 2007).

Bien sûr, la vulnérabilité peut avoir un effet destructeur. Des blessures affectives, des souffrances, peuvent écraser, paralyser. Existe le risque de se complaire dans sa vulnérabilité (se présenter toujours comme une victime, par exemple). La vulnérabilité se transforme alors en cancer de l'existence. Une autre manière de se laisser piéger par la vulnérabilité est de la nier. Et donc il est des circonstances où il est nécessaire de se protéger, pour ne pas se laisser détruire par elle : par exemple, dans les professions de santé, où l'on est sans cesse confronté à la souffrance des autres.

Car la vérité, encore une fois, est que nous sommes vulnérables. Je cite ici Charles Péguy : « *Parce qu'ils ne sont pas blessés, ils [les honnêtes gens] ne sont pas vulnérables. Parce qu'ils ne manquent de rien, on ne leur apporte rien. Parce qu'ils ne manquent de rien, on ne leur apporte pas ce qui est tout. La charité même de Dieu ne pansé point celui qui n'a pas de plaies. C'est parce qu'un homme était par terre que le Samaritain le ramasse. C'est parce que la face de Jésus était sale que Véronique l'essuie d'un mouchoir. Or celui qui n'est pas tombé ne sera jamais ramassé ; et celui qui n'est pas sale ne sera pas essuyé.* » (cité par Paul Valadier, « Apologie de la vulnérabilité », *Études*, février 2011).

En contre-point, nous pourrions relire ce passage de la *Regula non bullata* (1Reg 9, 10-12), où il est question de cette double vulnérabilité, vécue entre les frères :

10 Et qu'avec assurance, l'un manifeste à l'autre sa nécessité, afin que l'autre lui trouve et lui administre le nécessaire.

11 Et que chacun chérisse et nourrisse son frère comme une mère chérit et nourrit son fils, dans tout ce que Dieu leur fera la grâce.

12 Et que celui qui mange ne juge pas celui qui ne mange pas, et qui ne mange pas ne juge pas celui qui mange.

Ici, le frère est d'abord celui qui demande, qui a besoin. Il est ensuite celui qui donne, qui partage, comme une mère, sans se prendre pour un être tout-puissant (*dans tout ce que Dieu leur fera la grâce*). Double vulnérabilité, ici. Entre le frère qui demande et celui qui reçoit, enfin, il y a un espace : je ne juge pas l'autre qui a un besoin différent du mien. C'est une figure des relations trinitaires qui se dessine ici au cœur des relations fraternelles : le Fils, qui dépend du Père, le Père, dispensateur de tous biens, et qui donne et se donne, et l'Esprit qui est esprit de liberté et de communion. (Ignace-Étienne Motte, « La vie fraternelle », in *La spiritualité de François d'Assise*, Ed. Franciscaines, Paris, 1991).

3- La vulnérabilité en partage

(du titre d'un article d'Agata Zielinski, « Avec l'autre la vulnérabilité en partage », *Études*, juin 2007).

« *Je ne peux véritablement rencontrer autrui qu'à partir de ma propre vulnérabilité, alors même que je suis affecté par la sienne. Si les vécus de notre expérience du monde demeurent incommensurables, la capacité à être affecté par ce qui est extérieur nous est commune.* » (Agata Zielinski)

3.1- L'interdépendance avec les enfants et avec les vieillards.

D'abord le nouveau-né.

J'en ai parlé plus haut. La double vulnérabilité de l'enfant et de ses parents est « *la chance pour qu'une relation prenne* ». Le visage du nouveau-né « *n'est pas seulement quelque chose, mais quelqu'un, l'aventure d'un autre, qui excède savoir et pouvoir.* » (Fabrice Hadjadj, « De la convenance d'être né », *Concilium*, novembre-décembre 2022). Ceux et celles qui veillent sur l'enfant, s'ils consentent à leur propre vulnérabilité, reconnaissent qu'il est une existence en ouverture d'elle-même, un sujet, et non pas une pièce dans un système, une belle mécanique, un robot, sur lequel on projette ses désirs. Sinon, l'enfant devenu robot programmé sera comme le dit Fabrice Hadjadj, hyperconnecté, n'ayant pas coupé le cordon ombilical, et donc pas vraiment né.

Et si être humain consiste à être performant, dans un contexte où le paradigme technocratique (cf. *Laudato Si* ch.3) conditionne la vie des personnes et le fonctionnement de la société, il est certain que la naissance peut devenir une mauvaise nouvelle, étant ce qui nous échappe. On en vient alors à penser qu'il vaudrait mieux dé-naître. Je vois qu'en 2022, le taux de natalité en Sardaigne était de 0,95 enfant par femme ; et en Corée du Sud, de 0,78 enfant par femme.

Ensuite le vieillard, en perte d'autonomie, et plus ou moins dépendant.

Il en est de la vieillesse comme de l'enfance : « *La vieillesse nous oblige à nous confronter à ce qui nous échappe.* » (Corine Pelluchon, « La vieillesse et l'amour du monde », *Esprit*, juillet 2010)

Un frère capucin septuagénaire me disait il y a quelques semaines : « *Quand je ne pourrai plus rien faire, à cause de ma santé, quand je serai inutile, il faudra me mettre en EHPAD.* J'entends encore ma mère me dire, il y a vingt ans, alors que j'allais avec elle et mon père en voiture dans une déchetterie déposer des vieilleries : « *vous ne me jetterez pas ?* »

Ces propos m'interrogent et me peinent. Ils me renvoient l'image d'un monde où il est préférable d'être jeune, beau et fort.

« *Comment est-il possible de supporter l'amenuisement de ses forces physiques et le déclin de ses facultés*

intellectuelles quand on souscrit au culte de la compétitivité et de la performance et que tout porte à croire dans les annonces publicitaires, dans le vocabulaire utilisé pour valoriser les individus au sein de l'entreprise et dans la politique, que la possession de biens matériels, la santé, la jeunesse et la capacité à imposer ses désirs dans ce qu'ils ont de plus particulier sont les signes d'une vie réussie et même d'une vie de qualité ? [...] Un tel système de valeurs signifie aux personnes âgées qu'elles sont hors-jeu.» (Corine Pelluchon, « La vieillesse et l'amour du monde », *Esprit*, juillet 2010)

Elle ajoute : « *jamais il n'est dit que les grands vieillards peuvent apporter quelque chose au monde, révéler au monde une part de vérité que notre affairisme nous dissimulerait.* »

Rencontrer fraternellement des vieillards conduit à renouer avec sa propre vulnérabilité. Je pense que nous avons tous fait cette expérience au cours de nos vies.

3.2- Fraternité universelle : ce qui nous lie au vivant

À Greccio, le 24 décembre 1223, auprès de la crèche, se trouvent l'âne et le bœuf (alors qu'il n'y a pas d'animaux dans le Cantique des créatures, sans doute parce que les animaux sont au temps de François d'Assise les compagnons de l'homme dans sa vie quotidienne). Thomas de Celano écrit que cette nuit-là « *les bois retentissaient de chants et les montagnes en répercutaient les joyeux échos.* » (1C 83) Le foin de la mangeoire est conservé : il délivre de leurs maladies de nombreux animaux à travers la région environnante, soulage « *les femmes qui souffraient d'un accouchement pénible et long* » (une affaire de naissance, encore !), et guérit une foule des deux sexes. (1C 87)

Celano dit encore : « *La nuit s'illumine comme le jour et elle fut délicieuse aux hommes ainsi qu'aux animaux.* » (1C 85)

« *Greccio donne ainsi le spectacle de la création réconciliée, de la fraternité consommée des hommes et des bêtes aux pieds de l'Enfant.* » (Laure Solignac, « François d'Assise, les animaux et l'obéissance », *Christus* n°241, janvier 2014). Greccio est un moment de grâce, où avec François d'Assise il nous est donné de goûter par avance à ce monde qui vient, celui d'une création qui vit en communion. Car, comme le dit le pape François dans *Laudato Si'*, à propos de François d'Assise : « *C'était un mystique et un pèlerin qui vivait avec simplicité et dans une merveilleuse harmonie avec Dieu, avec les autres, avec la nature, et avec lui-même.* » (LS 10)

Nous croyons que « *La Création a été soumise au pouvoir du néant, non pas de son plein gré, mais à cause de celui qui l'a livrée à ce pouvoir* » (Rm 8, 20). Mais, cependant, dans cette réalité, qui est une réalité de violence, toutes les créatures, issues d'un même Père, portent en elles une aspiration à la communion fraternelle. La communion blessée, devenue opposition et destruction, est

guérie par le Christ. Cela signifie, pour parler trivialement, que la création, les minéraux, les plantes et les animaux - à Greccio, le foin, le bœuf et l'âne - tout cela ne constitue pas un décor neutre pour l'être humain, et pour la venue de Jésus, pour l'Incarnation, un décor qui disparaît à la fin des temps. La création dans son ensemble est ce dans quoi le mystère du Christ opère secrètement :

« *Pour la compréhension chrétienne de la réalité, le destin de toute la création passe par le mystère du Christ, qui est présent depuis l'origine de toutes choses : « Tout est créé par lui et pour lui » (Col 1, 16). Le Prologue de l'Évangile de Jean (1, 1-18) montre l'activité créatrice du Christ comme Parole divine (Logos). Mais ce prologue surprend en affirmant que cette Parole « s'est faite chair » (Jn 1, 14). Une Personne de la Trinité s'est insérée dans le cosmos créé, en y liant son sort jusqu'à la croix. Dès le commencement du monde, mais de manière particulière depuis l'Incarnation, le mystère du Christ opère secrètement dans l'ensemble de la réalité naturelle, sans pour autant en affecter l'autonomie.* » (LS 99)

« [...] *Dieu s'est plu à faire habiter en lui toute plénitude et par lui à réconcilier tous les êtres pour lui, aussi bien sur la terre que dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa croix* » (Col 1, 19-20). *Cela nous projette à la fin des temps, quand le Fils remettra toutes choses au Père et que « Dieu sera tout en tous » (1Co 15, 28). De cette manière, les créatures de ce monde ne se présentent plus à nous comme une réalité purement naturelle, parce que le Ressuscité les enveloppe mystérieusement et les oriente vers un destin de plénitude. Même les fleurs des champs et les oiseaux qu'émerveillé il a contemplés de ses yeux humains, sont maintenant remplis de sa présence lumineuse.* » (LS 100)

François à Greccio, les Écrits et les biographies primitives le confirment amplement, vit de manière prophétique une fraternité universelle avec l'ensemble des créatures, dans la reconnaissance de l'unique Père. Nous savons qu'il portait sur elles un regard de foi, comme celui qu'il a porté sur ses frères. Nous savons qu'il se comportait avec elles comme avec ses frères, comme un serviteur, comme un frère mineur (plus petit).

Ainsi, l'événement de Greccio, le 24 décembre 1223, où sont présents bœuf, âne, et foin, nous engage aussi sur le chemin de conversion écologique. Bien sûr, il existe une hiérarchie entre les êtres, minéraux, plantes, animaux, et être humain. L'homme et la femme sont au sommet : mais cette position éminente se décline en responsabilité, en humble service, dans un esprit de pauvreté et de minorité (être plus petit) et non pas en domination, comme cela a été compris, dans la perspective de ce que le pape François appelle un anthropocentrisme dévié (LS 122). Celui-ci nous conduit à l'autodestruction. « *C'est tout à fait contraire aux convictions bibliques qui parlent plutôt de gestion humble et paisible de la création, dans le respect et l'amour de ce qu'on gère. Mais ces dérives faussent aussi notre perception de la place de l'être*

humain dans le monde : nous en arrivons à considérer seulement nos propres intérêts et la perspective du gain immédiat et à nous fier trop facilement au paradigme technocratique. Nous en arrivons même à traiter nos compagnons humains comme de simples objets. Il y a une crise écologique de la relation. » Catherine Billet, Marc Stenger, « Laudato Si' : événement ecclésial et mondial » Dans *RETM* 2016/1 (n° 288).

Pour conclure : Riches de la relation

Greccio nous aide à accueillir le fait que nous sommes pauvres, c'est notre condition humaine, et en même temps que nous sommes riches de la relation. Parce qu'à Greccio, Dieu lui-même se montre pauvre et riche de la relation.

Je voudrais citer quelques mots d'Étienne Grieu, jésuite. « *Quand Dieu nous parle, il renverse nos manières d'organiser notre monde. Nous, nous donnons plus de crédit à la parole de celui ou celle qui sait, à celui qui est installé. Et cela donne lieu, dans la révélation biblique, à un phénomène quand même très présent, c'est le retournement des positions établies. La Bible en a tout à fait conscience, et elle joue sans cesse sur ce registre : regardez Jacob et Esaü, c'est le cadet qui se retrouve avec la bénédiction destinée à l'aîné ; regardez Joseph et ses frères : celui qui est haï et vendu comme esclave se retrouve dans la position du bienfaiteur de ses frères. Et dans le Nouveau Testament, regardez la femme pécheresse que Jésus donne comme exemple à Simon le pharisien ; regardez Bartimée qui devient le centre d'intérêt d'une scène où il n'avait pas de place ; regardez la veuve qui met ses deux piécettes dans le trésor du temple, plus que tout ce que les autres ont mis, dira Jésus ; regardez l'itinéraire de Jésus lui-même, qui descend jusqu'à la dernière des dernières places ; regardez l'annonce de la nativité faite aux bergers, et celle de la résurrection à des femmes. Écoutez le Magnificat avec cette parole : « il renverse les puissants de leur trône, il élève, les humbles.*

[...] Pourquoi Dieu s'y prend-il ainsi ? Je répondrais volontiers : parce qu'il cherche à établir une relation vivante avec son peuple. Et une relation vivante, par définition, ça marche dans les deux sens. Dieu quand il parle, appelle ; il espère une réponse, un « me voici ». Ecouter un « me voici », c'est faire toute la place à celui qui le prononce ; c'est le mettre en position haute, plus haute que soi. Sans ce jeu de bascule des asymétries, l'alliance serait un diktat où Dieu aurait simplement donné des consignes ; et l'on n'aurait pas vu naître un peuple de l'alliance. » (Intervention lors de l'assemblée générale de Promesses d'Église le 1^{er} décembre 2020)

Que le souvenir du pauvre-roi dans la mangeoire se ranime aujourd'hui dans nos cœurs : pour notre monde dont l'avenir, en seulement quelques années, est devenu absolument imprévisible. Est-ce qu'on peut s'en tenir à la loi du plus fort ? Non ! Revenons au pauvre-roi de Greccio.

Et aussi pour notre Église, en ce temps du Synode sur la synodalité. Son avenir semble lui aussi indéchiffrable. Comment l'Église écoute-t-elle son Dieu : par l'attention à ce qui se passe dans notre monde, par l'écoute mutuelle, par l'écoute des plus pauvres, et par l'écoute de la Parole de Dieu. Pour que notre Église vive, revenons au pauvre-roi de Greccio.

« *En naissant dans la crèche, Dieu commence la seule véritable révolution qui donne espoir et dignité aux non désirés, aux marginalisés : la révolution de l'amour, la révolution de la tendresse. De la crèche, Jésus a proclamé, avec une douce puissance, l'appel à partager avec les plus petits ce chemin vers un monde plus humain et plus fraternel, où personne n'est exclu ni marginalisé.* » (Lettre apostolique *Admirabile Signum*, du pape François, sur la signification et la valeur de la crèche, 1er décembre 2019)

Frère Dominique Lebon
ofm Capucin